

Chroniques
d'une p'tite ville

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-

Chroniques d'une p'tite ville

Sommaire : t. 1. 1946, l'arrivée en ville.

ISBN 978-2-89585-473-9 (vol. 1)

I. Titre. II. Titre : Chroniques d'une petite ville.

III. Titre : 1946, l'arrivée en ville.

PS8615.A352C47 2013 C843'.6 C2013-940885-1

PS9615.A352C47 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : www.mariohade.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Mario Hade

Chroniques
d'une p'tite ville

1946. L'arrivée en ville



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Chapitre 1

Une nuit de février 1946, un vent glacial soufflait. La lampe à huile, qui brûlait dans la grange, remuait dangereusement. En vacillant, elle touchait les toiles d'araignées du plafond. Gérard ou Émile avait oublié de l'éteindre après le train du soir. Dans la maison, on grelottait. Chacun avait gardé sa combinaison et s'était emmitoufflé sous l'édredon pour ne pas perdre le peu de chaleur que son corps dégageait.

Émile, bien collé contre Lauretta, entendait le vent hurler. Une odeur de fumée lui parvenait. C'était fréquent par grands vents que l'air s'engouffre dans la cheminée et crée un refoulement de fumée qui se répandait dans toute la maison. C'était déplaisant, mais rarement dangereux.

L'odeur s'intensifiait et Émile, toujours aux aguets, se leva pour aller vérifier quel était le problème. Il mit ses bottines de feutre et, en passant devant la fenêtre, il vit une lueur qui venait de la grange. Le feu avait pris dans la grange ! Aussitôt, il cria :

— Lauretta ! Gérard ! Marcel ! Yvan ! Levez-vous tout le monde ! Le feu a pris dans la grange, il faut faire sortir les animaux ! Vite ! Il faut sortir les animaux !

Toute la famille s'était levée d'un bond. Le feu était alors l'un des fléaux les plus redoutés, surtout si l'on vivait à la campagne. Il détruisait tout sans grand espoir d'y échapper.

— Marcel, sors la truie et toute sa portée, si t'es capable ! Gérard, viens m'aider à faire sortir les vaches, mais ne prends pas de chance. Si je te dis de sortir, tu sors ! Yvan, va aider ton frère Marcel, et faites tous attention à la boucane. J'aime mieux perdre un cochon qu'un de mes gars, OK ? Lauretta ! Prépare-toi, puis habille les plus jeunes. Avec le vent qui souffle et les étincelles qui virevoltent, on ne sait jamais ce qui peut arriver... Tenez-vous prêts à évacuer la maison !

Chacun s'activait à répondre aux ordres du père qui semblait avoir la situation bien en main. Les plus jeunes étaient paniqués et pleuraient, mais Lauretta et Monique, sa fille aînée, s'assuraient que tous s'habillaient chaudement, car le froid était pénétrant. Ce n'était pas le moment de tomber malade.

— Gérard ! As-tu réussi à détacher toutes les vaches ? Prends un bâton et si t'en vois une qui hésite, frappe-la pour ne pas qu'elle niaise en sortant et que les autres s'empilent devant la porte. J'ai réussi à ouvrir l'enclos des veaux et des génisses, ils sont dehors. Il faut sortir, on ne voit plus rien. Va voir comment Marcel et Yvan s'en tirent avec la truie et sa portée. Les p'tits maudits peuvent être difficiles à pogner. Je m'occupe des vaches. Vas-y !

Émile voulait sauver ses vaches à tout prix. C'étaient les seules choses de valeur qui resteraient quand la grange ne serait qu'un amas de cendres et de tôle tordue.

— La grange est trop près de la maison, elle va y passer elle aussi avec le vent qui souffle dans sa direction. Yvan, va dire à ta mère de sortir ce qu'elle a de plus précieux et dis-lui que j'ai bien peur que la maison brûle! Vite! On n'a pas le temps de niaiser! Et reviens aussi vite que tu peux. Il faut regrouper tous les animaux dans l'enclos en arrière du poulailler et du clapier. Gérard! Ramasse les petits cochons et enferme-les dans le poulailler sinon ils vont geler. Fais-toi aider par tes frères, grouille-toi!

À travers le caquètement des poules, le couinement des porcs et le beuglement des vaches, tous ces animaux transmettaient leur affolement aux fils d'Émile. En plus de faire face au feu qui faisait rage, Émile s'époumonait à lancer des ordres à sa famille terrifiée. La crainte d'Émile s'avéra justifiée. Les étincelles étaient tellement denses qu'elles agissaient pratiquement comme un chalumeau en bombardant la toiture en bardeaux de cèdre de la vieille maison. Finalement, celle-ci prit feu. Ce fut très rapide.

Émile se précipita dans la maison et hurla à tous de sortir en les comptant un par un, pour être sûr que personne ne manquait à l'appel. Malgré le froid pénétrant, tout le monde était livide de terreur.

— Laretta, va avec les enfants dans le poulailler, ce sera plus chaud qu'au grand vent. Il ne manquerait plus que vous tombiez malades, baptême de baptême...

Émile avait bien réagi, il avait gardé son sang-froid. Il voyait les phares des voisins qui venaient à la rescousse, mais il savait déjà que c'était peine perdue. La maison s'était embrasée en moins de quinze minutes et quiconque se hasarderait à y pénétrer y trouverait la mort à coup sûr. Son plus proche voisin, Maurice Laramée, s'approcha d'Émile en arrivant et lui dit :

— Viarge, ce n'est pas croyable ce qui t'arrive, Émile! C'est une vraie malédiction! Ma femme est prête à recevoir ta famille. Elle a fait du café et des sandwiches pour tes plus vieux et du lait chaud pour tes jeunes. Mon gars peut aller les reconduire avec le *pick-up*, puis revenir pour faire ce qu'on peut pour les animaux.

— Merci bien, Maurice! Il faudrait mettre les animaux à l'abri du frette, sinon ils vont tomber malades. As-tu de la place dans ta grange ?

— J'en ai! Et si je viens à en manquer, sûrement que Marcel Dionne pourra en loger une partie...

— Ce serait pas pour bien longtemps, parce que mon frère Aimé pourra sûrement loger la majorité de mes bêtes. Il n'habite pas bien loin sur le bord de la rivière aux Brochets. Sa grange est pas mal grande...

— D'accord, Émile. Il faudrait que tes gars mènent ton troupeau de vaches dans ma tasserie pour le moment. Tes cochons, il faudrait les embarquer dans le *pick-up*. On pourrait avoir de la misère avec ta truie... Il faudrait placer des madriers pour la faire monter à bord, parce qu'elle est trop pesante pour qu'on puisse l'embarquer à bras.

— T'as bien raison, Maurice! La truie est trop lourde et trop énervée. Il faudrait mettre ses p'tits dans le *pick-up* en premier, et elle va les suivre. Il faudrait une couverture pour abriter les p'tits, sinon ils vont geler avant même d'arriver chez vous. Baptême de malédiction qui m'arrive là! Je suis sûr que c'est moi qui ai oublié de fermer le fanal... Baptême de baptême, j'veis m'en vouloir pour le restant de mes jours! Il faut-tu être assez sans-dessein!

— Arrête de te blâmer, Émile! Ça peut arriver à n'importe qui... C'est le destin! Il n'y a rien à faire quand quelque chose comme ça arrive. T'as quand même sauvé tes animaux, et toute ta famille est bien en vie. C'est déjà ça!

Ces paroles réconfortèrent Émile, mais il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était une malédiction, une vengeance de Dieu pour des péchés commis dans le passé. Il croyait que c'était la faute de sa plus vieille, Monique. Ça faisait moins d'un mois qu'elle était revenue avec un bébé né du péché. Sa Lauretta, elle, avait perdu son dernier-né en couches peu de temps auparavant, durant la période des Fêtes. Pourquoi tant de malédictions? Il n'avait rien fait qui

méritait un tel châtement. C'était un bon père, même s'il était un peu dur envers ses enfants. Il avait coupé l'alcool, il n'avait pas empêché la famille et il avait respecté sa femme. Tout le monde mangeait à sa faim, même si c'était frugal. Ils n'étaient pas pires que leurs voisins.

Lauretta était effondrée. Ce deuxième coup du sort l'avait profondément affectée. Elle avait réussi à sortir la table et les chaises ainsi que le buffet avec l'aide de Monique pendant que Nicole surveillait les plus jeunes, Jacques et Jean-Pierre. Patrick et Daniel avaient épargné tous les vêtements qu'ils avaient pu en les jetant dehors dans la neige. Puis, ils rentraient de nouveau dans la maison et en ressortaient les bras pleins. Monique avait récupéré de la vaisselle, des couverts, quelques poêlons et des chaudrons. C'étaient des biens précieux à ses yeux. Malheureusement, personne n'avait pensé à sortir les couvertures et la literie. La fumée les avait pris de vitesse, il devenait dangereux d'entrer et sortir de la maison sans mettre en péril sa vie.

Émile avait mis fin aux va-et-vient dans la maison et s'était mérité le respect de Lauretta. En agissant de la sorte, il avait montré que sa famille était plus importante que le matériel. Malgré le différend qui les opposait Monique et lui, il s'était quand même assuré que sa fille aînée et son enfant soient à l'abri. Il était dur avec elle, mais il les avait quand même accueillie, son petit et elle. Il avait décidé d'adopter le rejeton de sa fille et le sujet fut clos à jamais. Jean-Pierre était devenu son fils au même

titre que tous les autres enfants nés de sa chair. Jamais personne n'avait pu sentir une différence dans son comportement.

Émile était un homme petit, comme beaucoup d'individus de sa génération, mais il était fort et fougueux, avec un air bravache qui trahissait sa personnalité. Il n'avait peur de rien, mais il était superstitieux et croyait en un dieu vengeur. De plus, il ne croyait pas vraiment au pardon de la confession que l'Église prônait. Tous ses péchés passés revenaient le hanter et quand un malheur s'abattait sur lui, il était toujours convaincu que c'était à cause d'un de ses péchés non expiés.

Après avoir fait la guerre de 1914-18 et avoir connu des filles à soldats, sa foi avait été ébranlée. Il avait participé à des atrocités contre l'ennemi et la population locale. Il était revenu d'outre-mer avec l'âme souillée, mais pour un illettré comme lui, il n'y avait pas de pardon. Il avait tenté de se racheter, mais c'était comme si Dieu refusait sa contrition en lui envoyant une nouvelle épreuve à chaque fois. Cette dernière épreuve était la plus terrible qu'il ait connue de sa vie. Il rageait intérieurement, mais trop de détails le préoccupaient pour qu'il se laisse consumer par le remords.

— D'accord, Émile! Mon gars Léo est revenu avec le *pick-up* et des madriers. On va pouvoir charger ta truie et sa portée. Tes plus jeunes sont chez nous. Ma femme et mes filles s'en occupent, ils sont à l'abri, bien au chaud. Léo a croisé Gérard et Marcel sur le chemin avec ton troupeau. Ils

ont un peu de misère à contrôler les génisses et les veaux. Tu devrais peut-être envoyer tes autres garçons pour les aider.

— Pat, Daniel, allez aider vos frères avec le troupeau, ils ont besoin d'aide. On devrait être correct avec Maurice, Léo et Yvan pour charger la truie dans le pick-up. Yvan, aide donc Léo à placer les madriers. Pendant ce temps-là, Maurice et moi, on va s'occuper de la portée en espérant que la truie suive. Après ça, essaie de démarrer notre *pick-up*, mais il doit être gelé de bord en bord avec le nez dans le vent comme ça.

Yvan fit ce que son père lui demandait. Il installa les trois madriers côte à côte de façon à ce que la truie ait assez d'espace pour ne pas glisser en bas au moment de l'embarquement et se casser une patte. Maurice prit une bâche et enveloppa les porcelets qu'il avait réussi à attraper. Émile arriva avec quelques autres. Encore un voyage et ce serait au tour de la truie. Par chance, elle suivait Émile. Maurice se posta de l'autre côté des madriers pendant qu'Émile lui donnait une claque sur une fesse pour l'encourager à avancer.

— Tout doux ! Tout doux ! Vas-y ma belle ! OK, Maurice ! Ferme la *tail-gate*, elle est à bord. Je pense que j'vais monter avec toi pour aller les mener dans ta porcherie. Les gars pourraient essayer de démarrer mon *pick-up* en attendant. Qu'en penses-tu ?

— Oui ! Je pense que c'est la chose à faire. Au pire, on reviendra les chercher après, quitte à recharger ta batterie. Je vais emporter mes câbles au retour.

Maurice fit démarrer son camion et laissa Yvan et Léo essayer de faire de même avec celui d'Émile. Rendus à la grange de Maurice, la soue étant attenante à l'étable dans le même bâtiment, les deux hommes attrapèrent la bâche avec les porcins qui couinaient au centre de la toile transformée en poche. Ils les installèrent dans un enclos et s'occupèrent de la truie. Maurice avait reculé son camion suffisamment près pour éviter que la truie résiste à pénétrer dans ce nouveau bâtiment qu'elle ne connaissait pas. Les quatre garçons d'Émile qui avaient accompagné le troupeau de vaches arrivèrent et vinrent prêter main-forte aux deux hommes. La transition se fit sans difficulté.

— Bravo, les gars! Y a pas eu de problèmes majeurs avec les vaches? demanda Émile.

— Non! Ç'a bien été. Les veaux étaient un peu excités, mais quand Patrick et Daniel sont arrivés pour nous donner un coup de main, on n'a plus eu de problèmes, répliqua Gérard.

— Tant mieux! On n'a pas fini. Il faut s'assurer que les lapins et les poules soient corrects. Ils doivent être bien nerveux après tout ce qui vient de se passer. J'ai besoin de deux volontaires; Gérard et Marcel, occupez-vous de nourrir les vaches et de leur donner de l'eau. Il reste Pat et Daniel pour se porter volontaires. Il faut soigner les poules et les lapins. Maurice! Penses-tu qu'on peut réussir à démarrer mon *pick-up*?

— On va essayer! Au pire, on abritera le moteur avec la bâche et on se ressaiera demain quand le soleil aura fait son œuvre. Actuellement, avec un vent à écorner les bœufs, il doit faire moins vingt-cinq Fahrenheit. Allons-y!

Émile, son voisin Maurice et deux de ses fils retournèrent à la ferme qui venait de brûler. Le deuxième voisin, Marcel Dionne, arriva sur les lieux du sinistre. Il regardait la grange et la maison qui achevaient de se consumer. Le vent charriait les braises qui couraient sur la neige. Il descendit de sa camionnette et fit un signe de croix tout en remerciant le Seigneur que ce ne soit pas lui qui ait brûlé ainsi. Il regardait le solage de la maison et eut une vision de l'enfer avec ses flammes éternelles. Il n'en croyait pas ses yeux et un frisson lui parcourut la colonne devant cette vision d'horreur.

— Maudit vertrat, Émile! Ce n'est pas croyable, la grange et la maison du même coup... Qu'est-ce que tu vas faire?

— J'le sais pas encore, Marcel. Il faut que je réfléchisse à tout ça! J'ai pas peur de le dire, c'est l'enfer! Il faut que je reste calme, sinon, je descendrais tous les saints du ciel par leurs petits noms et le bon Dieu avec...

— Calme-toi, Émile, ça ne sert à rien de blasphémer. Je peux-tu faire quelque chose pour toi? On a de la place dans la maison pour au moins une partie de ta famille. Ils seraient bien au chaud et bien nourris, ça c'est garanti! Ma Georgette les dorloterait comme les siens, tu peux en être sûr.

— C'est *smatte* de ta part, Marcel, mais ils sont tous logés chez Maurice pour le moment. Il faut que je voie avec mon frère Aimé qui habite pas loin comment on peut s'arranger avec ce malheur qui s'est abattu sur ma famille. Baptême de baptême que je suis découragé !

Émile se sentit envahi pour la première fois par une vague de consternation. L'adrénaline qui l'avait soutenu jusque-là se retirait de son corps et laissait place à un abattement accompagné d'une grande fatigue. Lui qui n'avait pas bu d'alcool depuis bien longtemps, aurait bien englouti une bouteille pour oublier ou se réveiller de ce cauchemar.

Lauretta, aidée par sa fille Monique, voyait à ce que ses enfants soient bien installés avec les moyens de fortune mis à sa disposition par Marie-Louise, la femme de Maurice. Cette brave femme avait sorti tout ce qu'elle possédait de couvertures ; même les nappes pouvaient donner un peu de réconfort aux enfants blottis les uns contre les autres sur le plancher du salon. Lauretta ne pouvait s'empêcher de penser à ses parents. Ils pourraient les aider, mais elle savait d'ores et déjà qu'Émile refuserait. C'était dommage, car son père était le métayer d'Adélarde Godbout depuis 1930. Il habitait la magnifique propriété de Frelisghburg, de l'ex-premier ministre qui résidait à Québec en permanence depuis 1929. Il continuait à y vivre à titre de chef de l'opposition depuis sa défaite en 1944. Lauretta était certaine que son père obtiendrait l'accord de monsieur Godbout pour loger sa famille confortablement dans un luxe dépassant l'imagination.

Assez rêvé! C'était inutile de penser à tout ça, car son père, un homme cultivé, n'avait approuvé son mariage qu'à contrecœur. Il ne comprenait pas pourquoi sa fille, si intelligente et si jolie, avait choisi parmi tous ses prétendants un illettré. Il devait admettre qu'Émile dégageait un certain charisme, de la détermination et un côté animal qui plaisait aux femmes. Sa fille en payait le prix maintenant...

Une fois qu'Émile eut vérifié que ses lapins et ses poules ne couraient aucun risque, il alla rejoindre les autres qui s'affairaient autour de sa camionnette. Ils avaient réussi à la faire démarrer à quelques reprises, mais le moteur s'éteignait après quelques instants. Marcel Dionne suggéra de mettre un peu d'alcool de bois dans le réservoir d'essence. Ce dernier en gardait toujours un contenant sous le siège de sa camionnette en hiver, car son conduit à essence avait tendance à geler quand il faisait trop froid. Il en vida un peu dans le réservoir et quelques gouttes dans le carburateur. Cette fois, l'opération réussit et le moteur se mit à ronronner.

Un dernier coup d'œil aux ruines sur ce qui fut sa ferme et Émile se mit au volant de sa camionnette, après avoir remercié Marcel Dionne. Il suivit Maurice jusque chez lui; il valait mieux garder la famille réunie pour le moment, le temps que tout le monde se remette de ses émotions. Tous avaient été ébranlés par cette tragédie. C'était la première fois qu'ils vivaient un feu, sauf Émile qui, durant la guerre, avait vu des villages français incendiés totalement, allumés par les soldats allemands en déroute.

La maison de Maurice était pleine à craquer. Au premier coup d'œil, Émile comprit que cette situation ne pourrait pas durer bien longtemps. Il salua et remercia Maurice. Il était presque quatre heures du matin. Il alla s'étendre aux côtés de Lauretta qui ne dormait toujours pas.

— Demain matin, je vais aller voir mon frère. On va essayer de trouver une solution, dit Émile à sa femme.

— Mon père pourrait tous nous loger convenablement chez monsieur Godbout à Frelisghburg.

— Jamais! Tu m'entends? Jamais! Si tu penses que j'veis demander la charité à ton père... J'ai pas peur de le dire! Jamais, baptême!

— Ne t'énerve pas comme ça, on n'est pas chez nous! C'était juste une idée et je connaissais déjà ta réponse. Tu n'as jamais aimé ma famille...

— C'est eux autres qui ne m'ont jamais aimé, baptême! Ne commence pas à tout mêler, j'ai assez de misère de même à me faire à l'idée qu'on a tout perdu. Si j'me retenais pas, je me saoulerais la gueule jusqu'à ce que j'voie plus clair et que j'me rappelle plus de rien...

Lauretta se tut, elle savait que ce n'était pas le moment de jeter de l'huile sur le feu ni de parler avec son mari. Il était trop agité et elle craignait sincèrement qu'Émile retombe dans son vieux vice, l'alcool. Elle se tourna sur le côté et s'endormit malgré le tumulte qui habitait son esprit. Que leur arriverait-il?

Émile broyait du noir. Quand sa femme avait soulevé l'idée d'aller habiter chez ses beaux-parents, il avait senti la colère et la haine l'envahir. Il n'était pas dupe. Il savait que ces derniers ne l'avaient jamais aimé. Ils lui en voulaient de leur avoir ravi leur fille alors qu'ils auraient préféré qu'elle épouse un jeune notable de son âge. Émile avait dix ans de plus que Lauretta. Elle avait à peine vingt-et-un ans et lui déjà trente-et-un quand ils s'étaient mariés. Il y avait vingt ans déjà...

Le matin arriva vite. Maurice et Léo devaient tous les deux aller traire les vaches. La femme de Léo leur avait préparé à déjeuner. L'odeur du bacon et des rôties avait réveillé plusieurs de leurs invités. Émile s'était levé, lui aussi, et avait offert le lait de ses vaches qui devaient être traitées, elles aussi. Il réveilla Gérard et Marcel pour qu'ils l'aident à faire le train des deux troupeaux. Lauretta et Monique se levèrent à leur tour. Le bébé avait faim et Monique se mit à l'écart pour lui donner la tétée. Lauretta aida Marie-Louise à préparer le déjeuner.

— Laisse faire, Lauretta! Va te reposer encore un peu. Je suis bien capable de préparer le déjeuner pour tout le monde. Il faut que tu dormes plus que ça avec un p'tit encore au sein!

— Merci, Marie-Louise, mais je ne suis plus capable de dormir avec tout ce que j'ai dans la tête. J'aime mieux m'occuper et ce n'est pas l'ouvrage qui manque. Je m'excuse de t'avoir envahie comme ça et je te remercie pour ta générosité.

— Voyons donc ! T'aurais fait la même chose pour moi, non ?

— On te rapportera les œufs de nos poules quand mes garçons iront faire un tour au poulailler. Tu réaliseras que dix bouches de plus à nourrir, c'est beaucoup de nourriture... J'ai entendu Émile qui offrait notre lait à Maurice, ça compensera un peu pour le trouble qu'on vous cause.

— Tu sais bien que Maurice va refuser ! Vous allez avoir besoin de l'argent de la traite pour repartir. Ma pauvre Lauretta ! Je ne voudrais pas être à ta place... Je braillerais, c'est bien simple !

Et elle reniffla une larme.

Lauretta fut touchée par la compassion de sa voisine, mais elle ne pouvait pas se laisser aller. Monique avait fini de s'occuper de Jean-Pierre, son poupon, et elle le confia à Nicole qui était encore étendue. Elle alla rejoindre sa mère et la voisine pour préparer le déjeuner. Il fallait aussi éplucher les légumes pour le repas du midi.

Les hommes revinrent de l'étable et de la tasserie où les vaches d'Émile étaient attroupées. La tâche n'avait pas été simple, particulièrement pour le troupeau d'Émile qui n'avait pas de stalles pour empêcher les bêtes de se déplacer. Ils y arrivèrent malgré tout et rentrèrent gelés et affamés. La maison avait des allures de camp de réfugiés. On comprenait rapidement que la situation devait changer au plus tôt.

Tous les hommes mangèrent avec appétit et Émile se mit à distribuer les tâches à chacun de ses fils.

— Gérard et Marcel, j'vous mets responsables de notre bétail! Vous vous assurez qu'Yvan et Daniel s'occupent des poules et des lapins, qu'ils ramassent les œufs et qu'ils leur donnent de la moulée. Ça va aussi pour la truie et ses p'tits. J'veux pas qu'on perde une seule bête... C'est-tu assez clair? Moi, j'm'en vais chez mon frère pour voir ce qu'il peut faire pour nous. J'reviendrai une fois que j'aurai réglé la question. Pas de niaiseries! Si Maurice a besoin d'aide, vous l'aidez sans rouspéter...

Sur ces paroles, il se leva, mit ses bottes, son manteau et son chapeau et se dirigea vers la porte sans un mot pour Lauretta. Son camion démarra facilement et il le laissa tourner un bon moment pour dégivrer les vitres. Il faisait encore un froid polaire. Quand son mari prit la route, Lauretta le regarda par la fenêtre et elle eut un mauvais pressentiment. Aimé était un bon garçon, mais il aimait un peu trop la bouteille. Lauretta espérait de tout cœur qu'Émile résiste à la tentation et qu'il respecte sa promesse de ne plus boire.

Elle aurait dû l'accompagner, mais il ne le lui avait pas proposé. Elle vivrait avec les résultats de cette expédition.

Quand Émile arriva chez son frère, ce dernier fut très surpris. À voir l'air sévère d'Émile, Aimé comprit que quelque chose de terrible était arrivé. Il souhaita que personne de sa famille ne fût décédé. Il devint anxieux.

— Salut, Émile! Quel bon vent t'amène?

— Un très mauvais vent, Aimé! J'suis passé au feu, la maison et la grange! J'sais plus quoi faire!

— Voyons donc, Émile! Ça se peut presque pas...

— Si j'me retenais pas, je tuerais tellement je suis enragé. Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il m'envoie une pareille épreuve? C'est une malédiction et j'pense bien savoir d'où ça vient...

— Qu'est-ce que tu veux dire par là?

— Y a pas beaucoup de solutions! Ça fait des années que j'ai pas pris une goutte. J'ai élevé mes enfants du mieux que j'ai pu, même si j'ai été dur avec eux. Ils n'ont jamais manqué de rien à manger, ils ont toujours été bien habillés. La seule qui peut être responsable de ça, c'est Monique! Elle a apporté la honte et le mauvais œil sur la famille en se faisant engrosser à seize ans. J'ai pas peur de le dire, je suis sûr que c'est à cause d'elle!

— Émile! Émile! Calme-toi, tu vas te rendre malade.

— T'aurais pas un p'tit verre de vin de blé pour me détendre un peu? J'te le dis, je suis sur le bord d'exploser tellement j'suis en baptême...

— Es-tu sûr que tu veux un verre de vin? Lauretta va m'en vouloir à mort...

— Laisse faire Lauretta ! Elle est pas là et c'est pas de ses affaires. C'était à elle de surveiller sa traînée de fille au lieu de l'envoyer se promener chez les Flibotte, même si c'est notre sœur...

Aimé hésita, puis se leva pour aller chercher une bouteille déjà entamée et deux petits verres. Il en remplit un et le tendit à son frère. Émile le vida d'un trait. Il tendit son verre à Aimé pour qu'il le remplisse de nouveau. Ce dernier, plutôt que de remplir le verre, poussa la bouteille vers son frère comme s'il s'en lavait les mains.

Émile prit la bouteille avec une lueur sauvage dans les yeux, mit le goulot sur sa bouche et l'engloutit. Quand il la reposa sur la table, elle était vide.

— Tiens, Lauretta ! Voilà ce que j'en fais de mes promesses. Pour ce que ça donne...

— Voyons, Émile, calme-toi ! Lauretta ne t'entend pas et elle ne serait pas fière de toi si elle te voyait. Vire pas fou ! L'alcool ne te rendra pas ta maison...

— Ça donne quoi de faire des sacrifices si c'est pour finir comme ça ? Dis-le-moi, Aimé, si t'es si fin ! Ma vie est pourrie, j'suis pourri et tant qu'à être pourri, pourquoi pas me soûler ?

— Là, Émile, ressaisis-toi ! Tu ne peux pas te laisser aller comme ça avec neuf enfants, saint siffleux ! Es-tu un homme ou une chiffé molle ? J'te pensais bien plus fort que ça, mon frère.

T'es plus vieux que moi, Émile, mais là, t'agis comme un ti-cul. Redresse-toi le corps et fais un homme de toi, bout de viarge...

Émile, ainsi interpellé par son frère, dut réagir. Le premier sentiment qui le submergea fut la honte. Son frère avait raison, il perdait la tête alors qu'il devait rester fort pour tous ceux qui dépendaient de lui. Il avait maudit sa femme et sa fille dans ses pensées, mais c'était lui qui était faible. Il éprouvait beaucoup de difficultés à l'admettre, mais il savait qu'il devait se ressaisir tout de suite. Il sortit sur la galerie pour prendre l'air et vomit tout le vin qu'il venait d'ingurgiter. Il avait envie de pleurer tellement il se méprisait d'être aussi faible. L'air glacial lui fit du bien et, quand il retourna à l'intérieur de la maison de son frère, il s'excusa.

— T'as raison, Aimé! J'agis comme un lâche. J'oublie que j'ai une famille qui dépend de moi. Excuse-moi, c'était juste un moment de découragement. J'me suis déjà remis!

— Bon! Là, je reconnais mon frère. Il faut plutôt regarder ce qu'on peut faire à partir de maintenant. Tu n'as sûrement pas l'argent pour rebâtir?

— Non! Mais j'ai sauvé tous les animaux. C'est pour ça que j'suis venu te voir. Aurais-tu de la place dans ta grange pour mon troupeau?

— T'as combien de vaches?

— J'ai vingt-cinq vaches à lait, un bœuf, cinq génisses et quatre veaux. J'ai en plus une truie et sa portée de huit p'tits

cochons. C'est sans compter mes lapins et mes poules, une douzaine de pondeuses et un coq.

— Ouais! C'est pas mal de bêtes... Qu'est-ce que tu veux faire avec tout ça?

— J'le sais pas! Si je vends mon troupeau et mon fonds de terre, j'aurai probablement assez d'argent pour me rebâtir une maison en ville. J'irai travailler dans une *shop*. Gérard et Monique sont en âge de travailler, eux aussi. Avec leurs pensions et mon salaire, on devrait s'en sortir.

— Où veux-tu aller? Des *shops*, y'en a pas tant que ça dans le coin. Y faudrait que t'en parles avec Ernestine ou Georgina. C'est nos sœurs après tout! Elles peuvent peut-être t'aider?

— C'est une bonne idée! Oublie les niaiseries que j'ai faites tantôt, j'ai perdu la tête pour rien... Penses-tu que tu peux m'accommoder avec ma famille pis mes animaux? J'vais te dédommager, crains pas...

— À quoi ça sert la famille, si on ne peut pas s'entraider, Émile? Amène-toi avec ta tribu et on va s'arranger. Tu ne peux pas rester chez des étrangers.

Sur une bonne poignée de main, les deux frères venaient de signer un pacte. Émile se sentait déjà mieux. Ils se serreraient tous les coudes et ils surmonteraient cette terrible épreuve.

Émile reprit le chemin du retour et, quand il entra dans la cour de Maurice Laramée, sa décision de déménager à Granby était déjà prise. Il n'aurait pas de difficultés à vendre son troupeau, car c'étaient de bonnes bêtes en santé et le fonds de terre intéresserait peut-être Maurice. De cette façon, il agrandirait sa terre qui était adjacente à celle d'Émile. Cent cinquante-quatre acres de plus feraient de Maurice le plus gros cultivateur du coin. Mais celui-ci avait-il l'argent ?